

LA PREMIÈRE CHOSE QUE JE PEUX VOUS DIRE...

---> PAGE 04 * Une chose * EMMANUEL DARLEY

---> PAGE 12 * L'amour sur l'autoroute : soixante-cinq
arrêts de bonheur * ROBERTO FERRUCCI

---> PAGE 18 * Belle de Mai * ROBERT MCLIAM WILSON

---> PAGE 28 * LES CHRONIQUES

* Va jusqu'où tu pourras

* Méditerranée et exil, aujourd'hui

* Monastère

* Dur dur d'être une star

* BRÈVES NUMÉRIQUES



Une chose © Emmanuel Darley

L'amour sur l'autoroute : soixante-cinq arrêts de bonheur © Robert Ferrucci

Belle de Mai © Robert McLiam Wilson

La Marelle remercie tous les auteurs et les traducteurs
pour leurs contributions.

La reproduction et l'utilisation des textes de cette revue
sont soumises à accord préalable. La demande est à adresser
à la rédaction.

ÉDITO

Cette deuxième livraison de la revue **La première chose que je peux vous dire...** comprend trois textes inédits d'auteurs. Deux d'entre eux sont accueillis à La Marelle au cours de ce premier semestre 2014, Emmanuel Darley et Roberto Ferrucci, le troisième, Robert McLiam Wilson, y ayant été reçu au printemps 2012.

La première chose que nous offre Emmanuel Darley, romancier et dramaturge, c'est un récit lié à un travail d'écriture mené antérieurement, qui s'intéressait à la question des migrations contemporaines et de toutes les violences qui s'y attachent. « Une chose », récit dur et amer, est en même temps comme une passerelle vers un nouveau cycle, qui sera celui du temps de la résidence, où Emmanuel Darley compte renouveler son propre regard sur cet objet attirant, multiple et agressif qu'est la ville.

La première chose que nous dit Roberto Ferrucci, c'est qu'une histoire de bonheur peut aussi être un objet littéraire fascinant. À partir des *Autonautes de la cosmoroute*, dont il fait une lecture sensible, il évoque l'amour qui unissait ses deux auteurs, Carol Dunlop, également photographe, et Julio Cortázar – sous le signe duquel, rappelons-le, se place le projet de La Marelle. Une introduction au « Colloque Cortázar » qui débute en avril, mais aussi une œuvre référence pour Roberto Ferrucci, chez qui œuvre et vie affective sont liées, et qui, lui aussi, intègre la photo dans son champ d'écriture.

Enfin, la première chose que nous confie Robert McLiam Wilson, écrivain irlandais reçu en résidence au printemps 2012, c'est sa perception de la Belle de Mai à Marseille. Venu avec le projet précis de faire un travail documentaire sur le racisme, il a découvert un quartier, et parvient, avec le talent qu'on lui connaît, à lui restituer sa voix, sa gouaille, ses couleurs. Absent des tables nouveautés depuis longtemps, il montre ici, de manière éclatante, qu'il demeure ce grand écrivain dont nous attendons avec patience le prochain roman. 3

Nous avons entendu Robert McLiam Wilson il y a deux ans lire lui-même certains de ses récits. Nous sommes heureux aujourd'hui de vous les faire partager, comme nous sommes heureux de vous faire découvrir ceux d'Emmanuel Darley et de Roberto Ferrucci.

Une chose

Emmanuel Darley



Comme on a dit, le matin tôt, mon cousin Nave vient me chercher. Il est gentil Nave. C'est mon cousin. Il m'a dit, demain, à l'aube, je viens et je te mène, on fait ensemble la route et ta vie, ta vraie vie, elle va commencer là, enfin. Il est gentil Nave, il s'occupe de ceux qui l'entourent, il s'inquiète.

Moi, Nave, je lui dis, attends cousine, qu'est-ce que tu vas faire ici, hein ? Qu'est-ce que tu vas devenir ? Caissière, c'est ça ? Caissière au supermarket ? Pour gagner quoi, dis ?

Nave, c'est un bon garçon. Il a réussi. Une belle situation. Il travaille là-bas en ville. Des affaires, quoi. Je ne sais pas trop. Un peu compliqué. Non, pas compliqué. Complexe, voilà, c'est ça le mot qu'il dit si on lui demande, Nave. Je vends et j'achète, il dit. Une belle voiture, il a. Une grosse pour aller vite et loin.

Déjà sa sœur, il a aidé. Trouvé pour elle situation. Partie là-bas à l'étranger. Gagner et vivre. Profiter. Un jour, elle reviendra et alors on verra. Pas une solution rester ici à attendre. Rien à faire ici. Vivoter et rien d'autre.

5

Dis au revoir à ta mère. Salue ton père et dépêche-toi, la route est longue.

Une fois assise dans la voiture, on écoute la musique, on parle, on rit. On boit de la bière, de la bonne bière dans des boîtes de fer, pas comme celle que nous d'habitude on boit

lavasse ou pisse de chat. Comme ça qu'il dit, Nave. On écoute la musique, les disques de Nave. On s'arrête une fois ou deux pour l'essence ou bien pour les pipis.

Il est gentil Nave. Je lui demande, *qu'est-ce que je vais faire, où c'est que l'on va ?* Il dit, *pas d'inquiétude. Je m'occupe de tout.* Pas d'inquiétude, tu vas gagner.

Le soir, c'est tard, c'est nuit, je me suis assoupie, réveille-toi, il dit, allez, ça y est, c'est là.

Grand café, restaurant, tas de lumières néons de couleur et puis des voitures, grandes voitures comme celle de Nave mais là, des tas. C'est beau. On descend et Nave me mène. Me présente un homme, grand type très beau en costume, je sais pas, peut-être cinéma ou alors vedette mais bon, costume extra, un homme qui tend la main et puis se ravise, me serre dans ses bras, sent bon le parfum. Répète une fois ou deux mon prénom avec drôle de voix, accent et puis on va s'asseoir et Nave et lui parlent, disent en étranger des mots, tas de mots, crient un peu, ont l'air de dire, me regardent, Nave il dit, va, lève-toi et marche, va vers là-bas, vers cette porte et puis reviens, et quand je reviens ils me regardent alors je ris. Pourquoi elle rit ? Est-ce que c'est drôle ? Je ris et puis je me rassieds. Ils parlent encore et puis le type sort de sa poche des billets d'argent mais d'argent comme jamais vu, beaucoup beaucoup, billets qu'il compte, au début j'essaye de suivre, de compter avec lui et puis c'est trop alors j'oublie vertige et lui il pose un à un les billets jusqu'à que tas ça fasse et le tas Nave le ramasse et le met dans sa poche, celle à l'intérieur, là, dans la veste.

Voilà, c'est fait, réglé. Je vous laisse.

6

Il se penche sur moi pour m'embrasser très vite, déjà il est au fond de la salle, déjà il pousse la porte, je voudrais me lever, crier Nave, Nave, mais bon, à quoi bon, alors je me tourne vers le type, il me tend sa main, avec son accent drôle il dit, Ded, mi, Ded, c'est son nom alors, et puis il dit et il rit, il dit, propriétaire et je ne comprends pas. On sort, on va sur le parking, il me fait monter dans sa voiture, et puis on part. On roule. C'est toujours la nuit. On roule. Longtemps. Ded, il rit.

Il rit beaucoup, il rit tout seul. Il me regarde, il me détaille et puis il rit. Je ne sais trop quoi faire alors je ris aussi.

Je suis assise à côté de Ded, je ne sais pas ce qui arrive, je me dis, je me demande, qu'est-ce que c'est, Nave ? J'ai confiance. Il sait Nave, il connaît le monde et il sait ce qu'il me faut faire pour changer la vie.

On s'arrête. Un parking. Des voitures, tas de voitures et puis des camions. Jamais vu autant de camions. C'est beau, non, un camion. Cela va loin, ça fait rêver.

On va dormir, il dit Ded avec son accent de je ne sais pas où. On va dormir et hop il rit. Il vient m'ouvrir la porte et il me prend par la main. Nous allons dans l'hôtel qu'il y a là, on donne à Ded une clef et je ne comprends rien. Ailleurs déjà on doit être. Tas de types dans les couloirs à traîner, je ne sais pas trop. Avec la bière à boire. Et puis à rire. Ils rient beaucoup ici. Peut-être déjà pays bonheur.

On va dans une chambre. Un seul lit mais grand très grand. Sans doute pour moi et Ded à côté autre chambre.

On s'assied et puis Ded il sort de son sac, une poche plastique marquée Supermarket, des bières dedans. Des bouteilles alignées. Alors on trinque. On boit. Une fois fini, Ded ouvre encore d'autres et alors on boit à nouveau et encore à nouveau et vite, léger, ma tête tourne.

Sa tête tourne, on dirait.

Ded qui rit, oui.

Il se lève et vient devant moi, il ouvre son pantalon, il sort sa et la met sous mon nez, il prend ma tête et l'approche, je ris, je secoue pour dire non, c'est ce que l'on fait, non, pour dire non, mais Ded ne rit plus, il force, il force, j'ai sa dans la bouche et il tient ma tête, il l'a fait aller venir sur sa et c'est comme étouffer mais il est fort Ded. Il me pousse brutal et je suis allongée, il arrache mon pull, il soulève la jupe, il arrache la culotte et je n'ose plus rien faire, je pense, Nave, je fais quoi, Nave ?

7

Il est sur moi, il souffle rauque, il fait poupée avec moi comme il veut, comme ci et comme ça, il me tourne, me retourne, debout, non assise, non, allongée, sur le ventre, non sur le dos et puis il sort et vide sa sur moi. La peau, là, et le visage aussi.

Je suis dans une chambre d'hôtel, c'est ça ? Je commence le voyage vers là-bas, non ? C'est un long voyage, Nave me l'a montré sur la carte. Long voyage, ça coûte, oui. Je peux bien en échange. C'est ça Nave ? Nave, c'est mon cousin. Il est gentil, Nave.

Ded, il circule dans la chambre, il s'est rajusté, et il circule et dans son petit téléphone il parle dans cette langue d'ailleurs que je n'entends pas, je suis allongée et j'ai mal. Il crie, Ded, le rire a dû lui passer. On toque à la porte. Autre type. Gros type qui pourrait être père voire grand-père. Qu'est-ce que je dis ? Si, c'est vrai, vieux. Ded qui l'invite. Lui qui vient sur moi et qui m'écarte les jambes, poupée je suis et cela recommence. Cela n'est pas fini. Trou derrière aussi. Après, autre encore et puis deux et puis, je ne sais plus. Nave ?

Encore et encore.

Encore et encore à plus savoir et flageoler. Impossible compte les heures, les hommes, les ça qui entrent, sortent, entrent, sortent et puis se vident.

Vomir je peux ? Un moment, je sais pas, peut-être l'odeur, la douleur ou bien quoi mais bon, vomis j'ai sur la moquette, quelle couleur la moquette pas souvenir, les autres, trois là, à m'entourer, pantalons baissés, à ne plus rire, à donner coups avec les mains, avec les pieds, là je crois, perdu.

Avale on te dit.

Qu'est-ce que c'est cette fille ?

Tu t'es fait rouler, Ded.

Elle n'a pas bien compris. Pas encore bien compris. Une bonne correction, il lui faut.

Qu'est-ce que tu décides Ded ?

Ceinturon, je vois que ça.

8

Ded au-dessus de moi qui cogne. Qui me regarde sans rien dire tout en me cognant et moi non plus je ne dis rien, je ne peux plus, j'ai bien compris.

Je dis, et personne ne peut m'entendre, je dis, Nave, comment as-tu pu ? Nave, est-ce que tu le sais ?

Je suis Ded, c'est mon nom, entendu ?

Mon nom c'est Ded et je suis le propriétaire, entendu ?

Est-ce que c'est entendu ou bien je continue ?

C'est le matin et l'on te mène, on te pousse, voilà la voiture, grande voiture, est-ce la même qu'hier, une autre fille dedans, assise à l'arrière et l'on te jette à ses côtés, fille visage un peu lourd, enflé gonflé on dirait bien, drôle de regard fuyant hagard, peur sans nom et Ded est devant au volant avec un autre, un blond qui ne dit rien, à ses côtés, qui se retourne souvent, qui dévisage l'une puis l'autre mais ne dit rien de rien. Peut-être muet. La route en silence, la voiture qui file et personne pour ne rien en dire mais après tout est-ce que tu l'as l'envie de causer, dire quoi, à qui ? Tu regardes celle-là assise à tes côtés, posée même, les mains dans les poches du blouson à fixer un point devant elle, l'appui-tête on dirait ou alors même la tête derrière de Ded, tu pourrais lui dire, lui demander, où est-ce que tu vas ? et vous seriez amies, vraiment amies, tu te souviens comment c'est être amies, vous seriez amies et vous vous diriez tout, vous vous tiendriez chaud sur la banquette arrière et tout bas pour que ceux-là devant ne puissent vous entendre vous parleriez. Ce serait doux, ce serait, où est-ce que c'est que tu vas ? Là-bas, je vais. Toi aussi, tu connais là-bas ? Là-bas je serais mannequin ou bien baby-sitter ou alors hôtesse tu sais hôtesse, c'est bien ça non ? Le costume et tout. N'importe quoi du moment que c'est là-bas. Ce que je veux moi, tu dirais, c'est voyager, visiter des villes et des pays, connaître oui des tas et des tas de villes de là-bas, tu crois que c'est beau les villes de là-bas ? La route si longue et d'abord, tu jettes des yeux à l'autre et puis c'est vide, c'est masque mort, alors vers dehors tu te tournes.

On s'arrête des heures après, le blond qui ouvre la porte
et vous tire l'une après l'autre pour vous faire monter
dans le coffre, monter enfin, pousser, glisser,
vous êtes l'une contre l'autre et son corps est glacé,

peut-être a-t-elle passé, vraie poupée désormais, la voiture redémarre, roule longtemps et envie de vomir encore et puis pisser aussi, mal partout, mal tête, mal ventre, cœur, et puis le reste bien sûr, là où cela est allé venu. Ça brûle, ça cuit. Ça saigne sans nul doute. Coup de frein. Arrêt. Des voix, des rires. Des coups de sifflets. Des voix juste là, au-dessus et un moment tu penses crier, appeler, dire, je ne sais pas quoi,

Nave peut-être, ou alors crier, oui, dire Au secours à l'aide au secours. Mais difficile respirer alors.

La voiture qui repart et on roule encore longtemps.

Un temps immobile, le moteur coupé. Les portes claquées et alors tout le corps qui se tend en prévision. Prête à quoi, sauter jaillir et fuir ? Juste voir venir, autre chambre, autres mains et.

Long temps dans le silence et l'obscur de ce coffre. L'autre contre toi.

Ded qui vous fait sortir brutal, l'autre, machin muet qui vous guide, vous marchez dans le noir, on trébuche on se cogne, et d'un coup une porte et la lumière violente des néons une fois qu'on est à l'intérieur. D'autres filles. Toutes vous êtes sur une estrade et devant, des types qui vous observent. Un peu froid. Faim et soif. Pisser, aussi.

Ça crie. Ça discute. Ça sort des billets. Ça vient sur l'estrade regarder de plus près, tâter, juger. Arracher les linges.

Voilà un qui te touche, il vient derrière et passe ses mains pour soupeser devant. Il crie à Ded et Ded crie en échange, l'autre te tire hors de l'estrade et vous allez dans une salle derrière, contre le mur il te relève la jupe et cela recommence. Le visage contre le crépi à te râper la peau. Il te tord. Il t'essore.

Ensuite il te pousse pour que tu reviennes, il te jette à terre et tu l'entends causer, tu le vois sortir les billets, grosse masse de billets qui circulent, qui dans la main de Ded échouent. Il y a litige. Plus. Allez. Encore. Encore. Billets qui circulent. Et puis vous sortez et vous montez dans une voiture autre avec déjà d'autres filles assises à l'arrière et un type sur le siège avant qui s'amuse d'un couteau.

C'est ça. Voilà.

Est-ce que l'on est déjà là-bas ?

Emmanuel Darley

En résidence à La Marelle en mai et juin 2014

Né en 1963, Emmanuel Darley publie d'abord quelques romans (Des Petits Garçons, P.O.L, 1993 ; Un Câchis, Verdier, 1997 ; Un des malheurs, Verdier, 2003 ; Le Bonheur, Actes Sud, 2007) avant de se tourner vers le théâtre. Il a écrit de nombreuses pièces depuis une quinzaine d'années dont Pas Buzer, Flexible hup hup ou Être humain. En 2009, création de sa pièce Le mardi à Monoprix, mise en scène par Michel Didym avec Jean-Claude Dreyfus.

Il a aussi écrit des textes pour la marionnette, pour la musique (projet d'un opéra, Sirènes, avec le compositeur Federico Gardella), et quelques pièces en direction du jeune public.

L'amour sur l'autoroute : soixante-cinq arrêts de bonheur

Roberto Ferrucci



Mieux vaut le dire de suite. *Les Autonautes de la cosmo-route, ou un voyage intemporel Paris-Marseille*, écrit à quatre mains par Carol Dunlop et Julio Cortázar, est l'une des plus belles, des plus touchantes et des plus enviables histoires d'amour qu'il peut nous arriver de lire. Un livre vrai, sincère, simple, absolu, définitif, léger. Une histoire d'amour qui n'a pas pour décor des plages dorées et des mers bleues de cobalt, et même pas le vert parfum lavande de la Provence, que par ailleurs les deux protagonistes traversèrent. La toile de fond, c'est le gris de la chaussée de l'autoroute et des parkings des aires de repos, *Parkingland*, comme ils l'appellent, et l'odeur (mais à son tour parfum, au final) est celle des voitures et des camions, incomparable. Difficile de concevoir l'autoroute comme lieu de voyage. Du vrai voyage, et pas d'un lieu de transit rapide vers une destination précise, comme il nous arrive de l'imaginer spontanément et comme nous l'utilisons depuis toujours. Du reste, pour quelles autres raisons a-t-elle été inventée ?

Il nous fallait deux écrivains pour nous prouver le contraire. Un couple d'écrivains, mari et femme – soixante-huit ans pour lui, trente-six ans pour elle –, Julio Cortázar et Carol Dunlop, et une fourgonnette, devenue depuis une icône de

cette époque, déclinée en magnet de frigidaire, en porte-clé ou en briquet, un Volkswagen Combi rouge, surnommé Fafner comme le dragon gardien du trésor des Nibelungen. Le carnet de bord, selon la définition des auteurs, d'un mois vécu sur les aires de repos de l'autoroute qui va de Paris à Marseille. Du 23 mai au 23 juin 1982, après de brefs, très brefs tronçons d'autoroute, ils se sont arrêtés sur chaque aire de repos, à raison de deux arrêts par jour, en dormant toutes les deux aires. Un jeu, au départ. Rythmé par des règles précises, comme chaque jeu. C'est un compte rendu détaillé, « scientifique », de ces journées, mais également un récit, un reportage, un album photo, complété par des dessins du fils adolescent de Carol, Stéphane Hébert, reconstitués *a posteriori* selon leurs récits. Dunlop et Cortázar dans le rôle d'explorateurs, explorateurs de quelque chose d'inexplorable par définition, car pourquoi quelque chose se produirait sur une autoroute et sur des aires de repos ?

Et c'est le départ, très organisés, avec des amis prêts à leur servir de support technique, du whisky et du vin, et le président de la société des autoroutes qui ignore une de leurs demandes d'autorisation parce qu'il est normalement interdit de rester plus de vingt-quatre heures sur une autoroute. Mais il suffira de dire aux péages qu'ils ont perdu le ticket. Seul contact avec le monde, un petit transistor à ondes courtes, parce que c'est la période de la « stupide guerre des Malouines », comme la définit Cortázar, l'Argentin, qui écoute toutes les trois ou quatre heures les dépêches. Ils se détachent donc de tout.

Un voyage impensable aujourd'hui, entre les téléphones portables, les GPS et les antivol satellites, où chacun de nous est actuellement indentifiable de partout. À présent, nous sommes distraits à tout moment, et nous ferions de ce genre de voyage un compte rendu en temps réel : sur des blogs et des réseaux sociaux vus mondialement, nous exhibant à la terre entière, tandis que Carol et Julio aboutissent juste sur des aires de repos. Celles-ci sont souvent d'une beauté absolue, immergées dans de véritables forêts, et transforment Fafner en une maison de campagne, avec chaises et petite table à l'ombre, en compagnie de

machines à écrire, de cahiers, de feuilles, de stylos plume, et du Canon de Carol, qui est aussi photographe.

Oui, impensable aujourd'hui. Pourtant un sentiment d'absolu monte chez le lecteur, page après page, en regardant les photos et les dessins de ce livre, de ce carnet à quatre mains. Les deux écritures s'influencent, se fondent, s'aiment comme leurs protagonistes ; c'est un couple et c'est pourquoi le projet est unique. Les écritures rejoignent cette même perfection à laquelle leurs corps doivent aussi obéir pour pouvoir bouger, gérer et aimer dans l'espace restreint mais plaisant du Fafner. Et ainsi, chaque obstacle, chaque difficulté, chaque gêne ou bruit, insupportable en d'autres circonstances, devient dans ce voyage et dans les pages de ce livre de purs éléments d'exploration, une création poétique nécessaire. Un voyage, un jeu... et quelque chose en plus. Beaucoup plus.

Ce voyage est un chant d'amour long de huit cent kilomètres et trente-trois jours, de soixante-cinq aires de repos et trois cent soixante-trois pages. Un sentiment qui s'empare de l'espace et dilate le temps, qui transforme un non-lieu en un endroit parfait de partage absolu.

Malgré tout, malgré un destin terrible placé en embuscade que raconte Cortázar dans un post-scriptum. Le lecteur ressent une jalousie profonde envers les deux protagonistes. Une envie que l'on peut cependant vaincre de suite, facilement, parce que le voyage des autonautes sur la cosmoroute, il est possible de le réinventer chaque jour, dans les pages de notre propre vie. Nous pouvons faire comme Carol et Julio, inventer notre cosmoroute, devenir les autonautes de notre vie et de nos sentiments. Nous inventer un voyage absurde et simple, et, qui sait, même sans nous déplacer. Nous fixer des règles, et partir ensemble. Ou plutôt, plus simplement encore, lire ensemble ce livre, en couple. Le partager pour partager et vivre le voyage. Un voyage de lecture, dans ce cas. Pour essayer à notre tour, enfin, « cette avancée dans le bonheur et dans l'amour dont nous sommes sortis si comblés que rien par la suite, même des

15

voyages admirables et des heures de parfaite harmonie, n'a pu égarer ce mois hors du temps, ce mois intérieur où nous avons su, pour la première et la dernière fois, ce qu'était le bonheur absolu ».

Traduction de l'italien : Bettina Stefani

Citation de Cortázar, traduction de l'espagnol :

Laure Guille-Bataillon (Gallimard, 1983)

Cet article a initialement paru dans le quotidien *Corriere della Sera* le 12 août 2012, à l'occasion de la première parution en italien des *Autonautes de la cosmoroute* (*Gli autonauti della cosmostrada*, trad. de Paola Tomasinelli, Einaudi, 2012).

Roberto Ferrucci

*En résidence à La Marelle en octobre 2013,
puis en avril et mai 2014, en lien avec le CITL*

*Né à Venise en 1960, il est écrivain, traducteur et journaliste.
Parmi ses romans, C'sa cambia (2007), a été publié en France sous
le titre Ça change qu'i, trad. Jérôme Nicolas,
préface d'Antoni Tabucchi (Seuil, 2010). Il est traducteur,
notamment de plusieurs romans de Jean-Philippe Toussaint
et de Patrick Deville. Il enseigne l'écriture créative à la faculté de
Lettres de l'Université de Padoue et écrit dans divers journaux et
revues : Corriere del Veneto, Manifesto, Liberazione,
L'Unità, L'Indice dei libri.*

Belle de Mai

Robert McLiam Wilson



How to learn Marseillais in two weeks without really trying (Comment apprendre le marseillais en deux semaines sans vraiment essayer)

En ouvrant grand ses oreilles...

Dans les rues, dans les bus, dans les cafés, on écoute.
Et on entend.

1. Comment arriver à un arrangement
entre tensions et principes
2. Des techniques simples pour développer
son vocabulaire d'insultes
3. Quel genre de peurs ethniques prend le subjonctif
4. Comment conjuguer la haine

19

Jusque-là... Mes premiers jours.

(Et, au fait, d'avance, je vous prie de bien vouloir excuser mes oreilles, pour ce qu'elles ont entendu, pour ce qu'elles ne peuvent s'empêcher d'entendre. Ce n'est pas leur faute. Après tout, elles ne sont que des oreilles. Et elles ne sont pas si bien éduquées, mes oreilles, et certainement pas

bien élevées. Elles m'apportent le vulgaire et le sublime, ce qui est doux et ce qui est remarquablement violent. Et bien entendu, comme ce sont des oreilles anglophones, elles ne peuvent pas faire souvent la différence. Elles ne peuvent pas savoir la différence entre « Ah ouais je te kiffe quand même » et « Bah non, ça pue du cul ». Donc, vraiment, je vous prie de bien vouloir excuser mes oreilles. Mes oreilles sont démocratiques et honnêtes. Elles me disent la vérité. C'est déjà ça.)

Leçon un : l'impératif.

Ce n'est pas grand-chose. Un tout petit accident de rien du tout. J'attends le bus. Il ne fait plus froid, putain merci. Une semaine à Marseille et mes mains saignent à cause des températures en dessous de zéro. Je suis du Nord. Je suis allé en Norvège, en Finlande, en Suède et au Canada. Mais je n'ai jamais eu aussi froid que lors de ma dernière semaine à Marseille.

Un groupe d'élèves, quatorze ou quinze ans, garçons et filles, différentes couleurs, mais presque tous noirs ou maghrébins, se poursuivent tout autour de moi, avec la dégaine dé cousue d'après les cours, similaires à tous les adolescents mutins du monde entier - quelque chose comme un groupe de Hobbits gâtés et trop confiants... mais avec des baskets.

Clairement un truc se passe et ils jacassent comme une flopée d'oiseaux excités, tels des pigeons victorieux ou des cancaneries d'étourneaux. Et je pense d'abord qu'il se trame quelque galanterie ou jeune romance entre les garçons et les filles (qui sont si strictement séparés qu'ils ne marchent même pas du même côté de la rue). Je comprends très peu ce qu'ils se disent, ils parlent si vite que je ne suis même pas sûr que ce soit du français.

Puis, je me retourne. Un homme se tient debout devant La Poste. Il est en colère et il crie. Je n'arrive pas exactement à saisir ce qu'il dit mais il est passablement en colère et il en a par-dessus la tête... de quelque chose. Il est blanc.

Il est évident que quelque chose a été volé ou déplacé. Et de manière tout aussi évidente, l'homme est persuadé qu'un ou plusieurs des enfants sont responsables. « Retourne dans ton pays », dit-il. J'en prends note. (Ce n'est pas le pluriel dans ce cas ? J'aurais plutôt pensé « Retournez ». Faut-il utiliser le singulier ou le pluriel ? Une forme déclarative que je ne connaîtrais pas. Il me faut demander à quelqu'un... mais avec précaution.)

C'est merveilleux pour moi. Je suis à Marseille pour faire quelque chose sur le racisme. Et tout d'un coup les citoyens de cette ville s'arrangent de concert pour me fournir en la matière. J'ai juste à me tourner. Putain, parfois les choses s'écrivent d'elles-mêmes.

Ayant hurlé et invectivé, l'homme blanc va et vient, toujours enragé. Chaque fois plus exaspéré, et criant plus fort. Il interpelle le gamin du groupe qu'il considère le plus coupable (un noir très grand et maigrichon) et commence à le suivre en hurlant. Quelques passants essayent mollement d'intervenir, mais l'homme complètement envahi par l'outrage ajoute joyeusement de l'essence sur le feu de sa propre colère. Il n'a visiblement pas envie de se calmer. Il veut prendre ce moment de libération pour vomir toutes les frustrations d'avoir à vivre sur la même terre que les gens qu'il n'aime pas.

L'exaspération le consume. L'exaspération.

C'est un mot si important. Exaspération. Parfois, je le vois assez clairement, ce n'est pas à cause de la haine des Marseillais.

Ce n'est pas parce qu'ils sont en colère ou qu'ils ont peur.

C'est parce qu'ils sont exaspérés. Il y a quelque chose de tellement français dans l'exaspération.

Ses hurlements deviennent frénétiques et stridents, son visage est écarlate, il fait même cet absurde, pompeux geste du coléreux désespéré : il enlève sa veste. Il essaye vainement d'attaquer le grand noir. Il a son bras autour de son cou. Ça a l'air presque ludique et affectueux. Plus de gens sont alors intervenus mais l'homme semble plutôt

décidé à ne pas lâcher sa proie. Sa chemise, tirée hors son pantalon, s'agite dans le vent, exposant un ventre pas vraiment destiné à être vu.

Il y a une quinzaine ou une vingtaine de personnes autour du ring maintenant, bavassant et gigotant comme des oies. Une camionnette de flics arrive, et ils sautent du véhicule comme des jouets jetés à la diable, tout en muscles et en épaulettes de Star Wars. Ils s'en mêlent. Le ciel est incroyablement bleu.

Ensuite...

Ensuite mon bus est arrivé et m'a emporté.

It was my first day in Marseille.

Fabien

Fabien, dix-sept ans (nonobstant qu'il soit vague à ce propos), vient de Château-Gombert, un nom qui me semble si bizarre que je ne suis pas certain, au fond, qu'il ne se moque pas de moi. Il se moque pas mal de moi. Il consacre beaucoup d'énergie à cette tâche et semble y trouver beaucoup de plaisir et de satisfaction.

Il admet que son entourage est « compliqué », qu'il a eu des problèmes avec la police (dont quelques-uns se sont révélés sérieux). Son voisinage est plutôt rude et parfois, il l'admet, il porte un couteau. Il n'était pas trop doué à l'école et ne parlera certainement pas de ça. Il ne parle ni de sa famille, ni du travail, ni de l'argent. La discrétion est très importante pour lui.

Elle est importante car le rêve de Fabien, c'est de devenir footballeur professionnel. C'est un vrai joueur obsessionnel et talentueux (et ce n'est pas seulement de la vantardise de sa part ; Fabien m'a été présenté comme un jeune joueur qui pouvait aller jusqu'au bout). Le PSG serait même sur le point de le faire signer s'il passe un mois avec eux en été. Il a dit un des meilleurs trucs que j'ai entendu, après m'avoir demandé d'où je venais. « Irlande du Nord », j'ai dit. « Non, je connais pas. Je connais pas grand-chose des pays qui sont nuls au foot ». J'ai bien rigolé. Ce n'était pas la pire philosophie que j'avais entendue.

23

« Bien entendu je suis fan de l'OM. Depuis toujours. Comme tous mes potes. Mais bref ils ne s'intéressent pas à moi. C'est pas un problème. Le PSG, c'est quand même un gros truc. Bien sûr, j'ai rêvé de jouer pour mon club préféré. Mais même ça, ça m'empêche pas de vouloir partir à l'étranger. J'ai toujours voulu. Finalement, Marseille, Paris, c'est un peu la même chose. C'est la France.

« C'est pas terrible ici pour tout ça. Quand l'entraîneur de l'équipe nationale parle de décourager les jeunes blacks. C'est un peu radical, non ? La France est raciste à fond. Partout. C'est pas que Marseille. C'est pour ça que je veux partir. Pas que pour ça. Mais pas mal. J'en ai rien à foutre, deux, trois ans au PSG puis... je me casse. L'Espagne ou l'Angleterre. C'est pas pareil là-bas (et pourtant il serait choqué par l'Espagne ; à part les pays de l'est de l'Europe, elle est de loin le pays le plus oppressif pour les joueurs noirs). Tu vois, là-bas, on est pas tous pris pour des racailles. Les Français sont les pires à mon avis. J'ai hâte d'être à l'étranger. »

On parle de Laurent Blanc et Florent Malouda. Fabien se fout un peu de mon brillant avis là-dessus. Il m'interrompt, avec impatience, presque violemment.

« Tout ça c'est à chier. Ça me barbe. Quand on voit le foot à l'étranger, la moitié des joueurs sont noirs et personne ne le remarque. J'aimerais bien être quelque part où c'est cool comme ça.

« Pour la vie quotidienne, je me garde de ce genre d'ennuis. Je me cache un peu, je baisse pas la tête, mais je trace. Je fais comme ça avec tout le monde, noir ou blanc peu importe. Et franchement j'ai beaucoup plus de problèmes avec les gens qui ont la peau comme la mienne qu'avec les blancs. Mais je sais bien qu'il y en a certains qui me regardent, ils voient un jeune noir et ils pensent jeune égal sauvage. Et parmi les blancs, c'est surtout les vieux. Ils ont peur, ils pensent que je vais leur voler des trucs. Mais j'en ai rien à foutre de leurs trucs, dans peu de temps je vais gagner tellement d'argent qu'ils vont rien comprendre. À Madrid ou à Londres, ça sera jamais ça. Une jolie maison, une bonne bagnole, une meuf comme il faut, la vie serait nickel. Tout à l'heure, t'as parlé de Thierry Henry, est-ce que tu penses qu'il connaît le racisme à Londres ? Ou aux États-Unis ? C'est le roi. On le traite comme un Dieu. Un truc comme ça m'irait bien aussi. »

Belle de Mai

Je vis là où les trains dorment. C'est absolument magique pour moi. Je crois que je suis en train de tomber amoureux des trains dormants. Tard, tard la nuit, des hommes viennent et restent près de leurs fronts éteints et semblent leur parler. Ils leur chuchotent des contes ou des berceuses. Parfois, les trains grognent et gémissent ou pleurnichent lorsqu'ils tombent dans l'inconscience. Doucement, très doucement, les lumières torves de leurs têtes lasses s'estompent, et ils soupirent en s'endormant.

J'adore vivre là où les trains dorment.

Il y a un grand parking. Deux chats miteux vivent là. L'un presque tout noir, et l'autre presque tout blanc. Mais ni l'un ni l'autre vraiment noir ou blanc. Leur pelage rayé est plutôt crasseux. Ils semblent avoir déteint l'un sur l'autre. Un peu comme s'ils avaient négligemment été bazardeés ensemble dans la même machine à laver. Ils sont parfaitement conformes à une théorie que j'ai. Peu importe où ils sont nés, ou comment, TOUS les chats sont irlandais.

C'est un endroit plus qu'étrange. Un endroit provisoire dans un quartier dense et compact.

Si vous sortez par une des portes de chez moi, vous arrivez dans un industrialisme post-industriel (toujours le même mélange d'art plastique théâtral, de marchéeééés bio aux prix comiques). Si vous sortez par l'autre porte, vous êtes à la Belle de Mai. Avec toute une ribambelle d'affiches électorales et de merdes de chien, de voitures conduites exclusivement par des psychopathes, de ciels bleus, de PMU - si merveilleusement civilisés qu'il est même parfois possible de fumer à l'intérieur.

Le supermarché local, avec les femmes toujours en pyjamas,
les gens qui suspendent leur linge aux fenêtres, la place sans café,
la laverie qui aurait elle-même besoin d'être lavée.

J'ai rapidement bien aimé la Belle de Mai. Je commence à me sentir chez moi. C'est un quartier populaire. C'est facile de voir que les gens n'ont pas d'argent, entre ceux qui brisent le cœur lorsqu'ils achètent leurs provisions avec un ticket restau, ou ceux comptant soigneusement quel article doit retourner dans le rayon pour que le total soit un peu moins que le billet de vingt euros qu'ils serrent dans leurs mains. Le marché du mercredi semble exclusivement consacré aux articles à un ou deux euros - et constitué principalement de plusieurs centaines de paires de ciseaux.

Les controverses et les disputes rendent la pauvreté vraiment visible, les cris dans les rues et les boutiques, les gens jetés des bars, la bousculade des détonations des voitures, toujours impoliment rugissantes les unes envers les autres. Mais, c'est quand même le seul endroit à Marseille où je n'ai finalement pas entendu de remarque ou d'insulte raciste. Et pourtant tout le monde me dit que c'est vraiment FN ici. La vie est plus étrange que les fictions que n'arrêtent pas de me raconter les gens. Peut-être. Mais je ne suis pas sûr qu'elle soit plus étrange que la Belle de Mai.

J'habite là où les trains dorment.

Robert McLiam Wilson

En résidence à La Marelle en mars et avril 2012

Né en 1964 dans le quartier ouvrier de Belfast, Robert McLiam Wilson s'est expatrié à Londres, où il a eu de la peine à s'adapter avant d'obtenir une bourse d'études à Cambridge. À 24 ans, il a signé un premier roman, *Ripley Bogle*, couronné par plusieurs prix en Grande-Bretagne. Ce qui frappe chez lui, c'est son humour dévastateur, son sens cinématographique du cadrage, et sa parenté évidente avec Dickens : il s'inscrit dans la grande tradition de la littérature urbaine, qu'il a su renouveler en le confrontant aux réalités d'aujourd'hui, à la fois politiques et sociales.

Après son deuxième roman, *La Douleur de Manfred*, Eureka Street décrit Belfast, ville déchirée par la guerre civile, le terrorisme et la misère. *Misère* qu'il approche aussi dans *Les Désossés*, livre-document construit avec les photos de Donovan Wylie. Tous ses ouvrages ont été publiés chez Christian Bourgois et traduits par Brice Matthieussent.

Les Chroniques



Parutions récentes publiées
par les auteurs reçus à La Marelle :
petite recension sentimentale

Va jusqu'où tu pourras

*Sedef Ecer, Michel Bellier, Stanislas Cotton
Lansman éditeur, février 2013*

Avant le livre, il y a le désir commun de Joëlle Cattino, directrice artistique de la compagnie Dynamo Théâtre à Marseille et de l'auteur Michel Bellier. L'envie de parler d'une migration nouvelle et peu médiatisée, de ces femmes qui fuient leur pays, s'échappent, seules, traversent la Méditerranée et rêvent d'Europe. Pourquoi ? Qu'est-ce que cela raconte de notre monde ? Comment aborder ces questions ? Comme Joëlle est metteuse en scène, la parole prendra, c'est une évidence, la forme d'un spectacle. Et pour le texte ? La compagnie passe une commande singulière. Le choix des trois auteurs qui inventeront la fable - la turque Sedef Ecer, le français Michel Bellier et le belge Stanislas Cotton : le début de l'aventure. Mondragon, Istanbul, Rome, Çanakkale, Paris et La Marelle à Marseille seront les lieux de l'écriture, ensemble ou solitaires.

Va jusqu'où tu pourras, c'est une pièce de théâtre bâtie comme un triptyque. Trois auteurs, trois voix, trois pièces pour une histoire partagée. L'histoire de Perce-Neige, Kardelen et Galanthine, trois femmes aux doux noms de fleurs des hivers. Celles qui, immaculées, têtues et combattantes, poussent malgré le froid, fleurissent malgré la neige. Chacune son parcours, chacune ses blessures, mais la même nécessité impérieuse, le même courage obstiné, le même besoin vital de prendre en main son destin. S'en sortir. Faire fuite commune. Les trois auteurs mettent en mots le *road movie* de ces clandestines qui cavalent après un

lendemain meilleur. Des rives de la Méditerranée à la grise Mer du Nord, de la Turquie à la Belgique, en passant par Marseille, les obstacles sont trop nombreux, le périple est rugueux, l'espoir pourtant demeure, dérisoire et toujours inépuisable...

Du réel à la fiction ? Au cœur de la pièce, en filigrane, se pose la question des rapports entre l'art et la réalité. Comment rendre compte ? Témoigner ? Dénoncer ? Travailler la langue en auteur dramatique avant tout ? Théâtre documentaire ? Fiction réaliste ? Écriture du réel ? Comme en écho à ces réflexions, dans les marges de cette épopée féminine, une plasticienne inquiétante traque les malheurs du monde avec avidité. Armée de son appareil photo, elle vampirise le réel, transforme les corps apeurés et perdus en œuvres d'art qu'on imagine bankables. Elle pose à sa façon la question de comment créer à partir d'une matière que l'on sait cruellement réelle...

Inversement, quand la fiction se frotte au réel, elle prend aussi le risque d'y laisser des traces... Je me surprends aujourd'hui à chercher des signes cachés sur les murs de la ville. Ces codes secrets, graffitis, qui indiquent aux « invisibles » sans-papiers, sans-identité, la route à suivre et signalent des dangers. Face au port autonome, avec vue sur les paquebots qui traversent la Méditerranée, je devine les containers, cachettes potentielles. Et les mots de la pièce ricochent sur l'asphalte des nouveaux quartiers de la Joliette.

Pour la petite histoire : au théâtre, il est souvent question de rencontres. Lorsque je croise Michel Bellier en 2012, il se réjouit d'entrer en résidence à La Marelle avec

29

Sedef Ecer. Le travail est en cours. Nous échangeons sur le projet. J'apprends ensuite, qu'au théâtre Joliette-Minoterie, nous accompagnerons la création de Dynamo Théâtre, le spectacle mais aussi les nombreux projets d'actions de médiation qui l'accompagnent. Aujourd'hui, un vendredi de mars 2014, l'équipe arrive de Bruxelles, où elle vient de jouer, et se pose dans la petite salle du Théâtre Joliette-Minoterie. Aujourd'hui, je vais découvrir *Va jusqu'ou tu pourras*, le spectacle...

Rebecca Piednoir

Sedef Ecer et Michel Bellier étaient en résidence à Marseille en février 2012, pour une résidence proposée à La Marelle par le C^o Dynam^o Théâtre, avec une aide du CG des Bouches-du-Rhône.

- Méditerranée et exil, aujourd'hui

*Michel Gironde (dir.)
L'Harmattan, janvier 2014*

Alors que nous commémorons les cinquante-tenaires des indépendances de la rive sud de la Méditerranée, « la guerre des mémoires », pour paraphraser Benjamin Stora, occupe une place aujourd'hui peu médiatisée. Le débat public ne relate pas ce que le slogan de l'Association des Travailleurs Maghrébins de France mettait en avant il y a maintenant une dizaine d'années : « La France, mon pays de tous les jours ; l'Algérie, mon pays de toujours ». Il est bien question de nostalgie, du pays perdu mais encore vivant.

Méditerranée et exil, sous la direction de Michel Gironde, s'attache justement à convoquer les récits d'auteurs du pourtour méditerranéen qui décrivent les norias

ascendantes et descendantes qui ont fait l'Histoire de cette mer intérieure. Sans elles, peut-être, *mare nostrum* ne serait jamais devenu l'espace d'échange qui aujourd'hui permet le passage de celles et ceux qui fuient l'Histoire en train de se faire.

Au-delà des drames collectifs se noue le double drame des exilés. D'abord celui du pays que l'on quitte, du renoncement à la terre des ancêtres ou à celle que l'on aurait aimé aimer. Puis celui, plus personnel, que le vécu collectif et les solidarités des migrants ignorent peut-être par pudeur : l'exil intérieur d'Assia Djebar ou de Malika Mokkedem.

Les populations ballottées par l'Histoire, au gré des fréquents conflits en Méditerranée, transportent avec elles, certes leurs maigres bagages et leurs peurs, mais aussi leurs imaginaires. Naples, terre d'accueil de Tahar Ben Jelloun, et Marseille, historiquement cosmopolites, battent aux rythmes des communautés qui les ont lentement construites, qui ont façonné leurs architectures, mais aussi leur capacité à ignorer l'origine de leurs habitants pour préférer les destins collectifs. De l'exil et des échanges naissent des imaginaires collectifs qui se marient, se lient pour rapprocher les deux rives. Alors, les imaginaires, les identités, les langues se transforment, se mélangent, à l'image de l'Histoire qui n'oublie pas de déporter d'une rive à l'autre ceux qui avaient déjà fui.

Nassim Amrouche

*Le livre fait écho au colloque
Villes méditerranéennes et exil organisé à Marseille
en 2012, en partenariat avec La Marelle.*

Monastère

Eduardo Halfon
Traduit de l'espagnol (Guatemala)
par Albert Bensussan
Coll. Quai Voltaire, La Table Ronde, février 2014

Pour Eduardo Halfon, tout est question de rencontres. Celle d'un pianiste serbe avec un écrivain guatémaltèque lors de son précédent roman *La Pirouette*. Dans *Monastère*, la rencontre prend la forme de retrouvailles familiales sur les terres saintes de Tel Aviv à l'occasion du mariage de la sœur du narrateur Eduardito avec un juif orthodoxe américain. Comme une sorte de deuxième acte au récit amorcé par *La Pirouette*, on y retrouve Eduardito - écrivain idéaliste perplexe, issu d'une communauté juive du Guatemala, arabe aux trois quarts, amoureux permanent, héros malgré lui et adepte des pas de côté.

Une nouvelle fois, le narrateur virevolte, questionne, change d'avis, aime une femme, la perd, la retrouve et se lance sur les traces polonaises de son grand-père, ancien déporté d'Auschwitz. Avec la minutie d'un ethnologue, Eduardo Halfon analyse en profondeur les petits riens de la vie, l'impact de la Grande Histoire sur la petite, les relations humaines et la confrontation d'idéaux politiques, culturels, artistiques, géographiques et historiques qu'elle engendre. Les références abondent tout au long du roman dans un savant mélange confrontant littérature, psychologie, histoire et musique. Où l'on voit Thelonius Monk côtoyer Freud, Thomas Pynchon et Woody Allen citer EE. Cummings. Car il y a bien du Woody Allen chez Eduardo Halfon

qui partage avec le réalisateurs new-yorkais des points communs de plus en plus évidents. Outre le questionnement incessant et nécessaire sur le sens à donner à sa vie, l'absurdité de l'existence, le rôle du destin et un regard vif et cinglant sur les relations sociales, l'humour juif et le second degré courent tout au long du livre.

Avec Eduardo Halfon, tout est question de rencontres. Je me souviens que sa venue à CoLibriS l'année dernière m'avait immédiatement donné envie de lire *La Pirouette*. Plus tard, une rencontre avec Pascal Jourdana m'a encouragée à lire *Monastère*. J'attends désormais avec impatience les prochains rendez-vous qui me mettront sur la route d'Eduardo Halfon. Nul doute qu'ils ne sauraient tarder à venir tant *Monastère* confirme tout ce que *La Pirouette* laissait déjà présager : la rencontre avec un grand écrivain.

Chloé Mathieu
Eduardo Halfon était invité de l'édition 2013
du festival CoLibriS, Regards latin-arabes.

Dur dur d'être une star

Ingrid Thobois
Thierry Magnier, mars 2014
À partir de 9 ans

2 septembre 2013, mon premier jour à La Marelle, premier écrivain en résidence que j'allais rencontrer : Ingrid Thobois. Ingrid a vécu en Afghanistan, en Haïti, en Iran et j'en passe... Ingrid a mon âge, la trentaine, et a publié une dizaine d'ouvrages. Ingrid vient de Paris, sera en résidence à La Marelle pendant un mois et animera, entre autres, des ateliers d'écriture avec les détenus de la prison des Baumettes, avec l'association Lieux fictifs. Je ne cessais de me demander à quoi pouvait bien ressembler Ingrid Thobois ? À un Tintin féminin du XXI^e siècle ? À un journaliste de Reporters Sans Frontières, baroudeur, poilu, utilisant un langage codé que seules les personnes ayant vécues dans certaines régions du monde à certaines périodes peuvent comprendre ? Ingrid Thobois : féminine, souriante, rigolote et simple, loin de tous les scénarios élaborés dans ma tête depuis quelques jours... Et aujourd'hui, en lisant *Dur dur d'être une star*, je ne peux pas m'empêcher de l'imaginer petite fille, déterminée à concrétiser son rêve, à sa façon !

32 *Dur dur d'être une star*, c'est l'histoire de tous et de chacun. L'histoire des rêves d'enfant, de devenir Grand. Grand avec une majuscule : une Grande star, un Grand écrivain, un Grand pompier ! De devenir le super-héros de ses parents et de son amoureuse, pour qu'ils soit fiers et s'intéressent à nous comme ils s'intéressent aux vrais grands.

Mathis Martin, dix ans, veut devenir une star, comme Justin Bieber - il possède un tee-shirt à son effigie pour chaque jour de la semaine. La vie n'a pas été douce avec lui, il n'a pas de maman, un papa très occupé et des instituteurs qui ne le comprennent pas, mais il a un rêve qu'il est bien décidé à concrétiser. Les rencontres, les opportunités, les hasards qui n'en sont peut-être pas vraiment, vont permettre à Mathis de toucher du doigt son rêve de devenir une star mondiale de la chanson.

Durant cette aventure vers la gloire, Mathis, accompagné par sa voisine Simone, se rendra compte que ce n'est ni tellement facile ni tellement drôle de devenir une star, ou peut-être que son rêve est autre, et que, finalement, il était beaucoup plus proche que ce qu'il ne croyait...

Laetitia Santoni
Ingrid Thobois était en résidence
à La Marelle en septembre 2013.

BRÈVES NUMÉRIQUES

Documents d'artistes, un site internet dédié à l'art contemporain, a mis en place une revue web de création et de réflexion, *Additional document*. Elle est née de l'invitation faite à l'artiste Van Lieshout d'éditorialiser une programmation de plusieurs mois, en lien avec son exposition *The Butcher*, accueilli à la Friche la Belle de Mai en 2013. Il en a dessiné l'interface et c'est son travail, multidisciplinaire et organique, qui a déterminé la ligne éditoriale de la revue, objet hybride où se croisent les savoirs et les pratiques artistiques ou littéraires, avec une lecture en zoom.

additi=nald=cument.org

Au fil du temps, la maison d'édition *publie.net* a fortement évolué. Elle présente aujourd'hui un site rénové, embelli et enrichi. Elle met particulièrement en avant sa collection de littérature contemporaine *Temps Réel*, multiplie les accès et les offres (en numérique et en papier), continue à défendre à la fois l'exigence (de la sélection littéraire à la qualité des fichiers numérique) tout en maintenant un accès sans DRM ni tatouage numérique des livres, disponibles sur toutes les plateformes et respectueux du droit d'auteur, le tout à des prix très attractifs (moins de 5 €, abonnement à 99 € pour des chargements illimités durant un an).

Dernière découverte en date : *Navigations*, de Marcello Vitali-Rosati.

www.publie.net

Les contributeurs

Rébecca Piednoir - Rébecca Piednoir est responsable de la Bibliothèque de théâtre contemporain du Théâtre Joliette-Minoterie, Marseille. Elle est coauteure avec Michel Gairaud de l'essai *Artistes loin de Paris* (Les petits matins, 2010).

Nassim Amrouche - Nassim Amrouche est chercheur en Anthropologie du Maghreb à Aix-Marseille Université/ Idemec. Il est coauteur avec Romain Mathieu de *Censures, les violences du sens* (Presse de l'Université de Provence, 2011). 33

Chloé Mathieu - Chloé Mathieu est étudiante en Lettres modernes à Aix-Marseille Université. Elle travaille sur la réception des œuvres de Laura Kasischke en France.

Laetitia Santoni - Laetitia Santoni a passé neuf ans au Mexique où elle avait ouvert un café culturel. Aujourd'hui, elle est la Grande chargée de production et de développement de La Marelle.

S'abonner à la revue **La première chose que je peux vous dire...**, c'est aider La Marelle à faire émerger de nouveaux projets littéraires en soutenant les auteurs, afin de faire connaître la diversité et la richesse de la création contemporaine.

Bulletin d'abonnement

La première chose que je peux vous dire... paraît trois fois par an.

Le prix de l'abonnement est de 15 € pour un an (3 numéros),
et de 28 € pour deux ans (6 numéros).

Les frais de port sont offerts (pour la France métropolitaine).

Pour s'abonner, remplir ou recopier le bulletin ci-dessous en y joignant
votre chèque adressé à l'ordre de *Des auteurs aux lecteurs* et en l'envoyant
La Marelle, 41 rue Jobin, 13003 Marseille.

N°m et prénom (•u structure et n°m du resp•nsable)

Adresse de livrai•n

C•de postal & Ville

Adresse mail

Je souhaite m'abonner pour

☐ 1 an, les 3 prochains n°s (15 €)

☐ 2 ans, les 6 prochains n°s (28 €)

Vous pouvez également faire découvrir la revue de La Marelle à un(e) ami(e).

Nous serons ravis de lui envoyer un exemplaire gratuit.

N°m et prénom (•u structure et n°m du resp•nsable)

Adresse de livrai•n

C•de postal & Ville

Adresse mail

Le Minuscule

Cette revue est intégralement rédigée en Minuscule, un caractère typographique pour les très petits corps conçu par Thomas Huet-Marchand. Celui-ci l'a imaginé après son arrivée à l'Atelier National de Recherche Typographique (ANRT), quand il a découvert les travaux d'un ophthalmologue du XIX^e siècle, le docteur Émile Javal, lequel avait développé une incroyable « Théorie des Impressions Compactes ». Ce caractère existe en cinq dessins différents et s'inscrit dans un vaste travail de recherche sur les limites de la lisibilité typographique.

Le Minuscule a reçu le *Certificate of Excellence in Type Design* du Type Directors Club de New York dans le concours TDC2 2005. Erik Spiekermann l'a également élu *Favourite Font of 2007* et Paul Shaw comme l'une des *Ten Typefaces of the decade* dans *Imprint*. La première chose que je peux vous dire... et l'équipe de La Marelle sont heureuses de contribuer à sa diffusion.

La première chose que je peux vous dire...

Incipit de *La Vie devant soi* d'Émile Ajar (Romain Gary),
Mercure de France, Paris, 1975.

Directeur de publication : Claude de Peretti

Rédacteur en chef : Pascal Jourdana

Rédaction et correction : Fanny Pomarède, Pascal Jourdana
et les contributeurs ayant participé à ce numéro.

Création graphique : www.atelierpacalo.com/

Contact : 04 91 05 84 72 ou contact@villa-lamarelle.fr

L'association Des auteurs aux lecteurs bénéficie, pour son programme de résidences d'auteurs, de l'aide de la Ville de Marseille, de la Région Provence-Alpes-Côte d'Azur, du Conseil Général des Bouches-du-Rhône, de la Direction Régionales des Affaires Culturelles de PACA.

35

Achevé d'imprimer à Marseille en mars 2014 par l'imprimerie Print Concept

pour le compte de La Marelle, association Des auteurs aux lecteurs.

Tirage : 500 exemplaires

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2014



6 euros